

Epidemian Rhapsodies

Mon mal vient de plus loin. À peine au Fils d'Égée,
Sous les lois de l'Hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi,
Athènes me montra mon superbe Ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler,
Je sentis tout mon corps, et transir, et brûler.
Je reconnus Vénus, et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner,
Je lui bâtis un Temple, et pris soin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les Autels ma main brûlait l'encens.
Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse,
J'adorais Hippolyte, et le voyant sans cesse,
Même au pied des Autels que je faisais fumer.
J'offrais tout à ce Dieu, que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son Père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter.
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'Ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste Marâtre,
Je pressai son exil, et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein, et des bras paternels.
Je respirais, CEnone. Et depuis son absence
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.
Soumise à mon Époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon Époux lui-même à Trézène amenée
J'ai revu l'Ennemi que j'avais éloigné.
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée.
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Mon mal vient de Pékin. Court vêtue, allégée,
Dans les rues du marché je m'étais engagée,
Mon repas, mon dîner semblait être servi.
Wuhan dissimulait mon superbe Ennemi.
Je l'humai, l'aspirai, je toussai, mal fichue ;
Un trouble s'éleva dans ma trachée déchue.
Mes yeux ne voyaient plus, plus ne sentait mon nez,
J'apostrophai mon corps : transissez ! vous brûlez !
Je reconnus l'Virus, et ses feux redoutables,
D'un poumon qu'il poursuit tourments inévitables.
Par un zèle assidu je crus les détourner :
Je me collai un Masque, pris soin de le nouer ;
De savons et de gels à toute heure entourée,
Je cherchais dans mon coude un truc anti-diarrhée.
D'un incurable mal remèdes impuissants !
En vain je nettoyais ces dix Doigts blanchissants :
Quand ma bouche imposait un « non ! » ferme au Miasme,
J'absorbais Corona, du moins son Ectoplasme ;
Même la Nicotine, et ce qu'on peut fumer,
J'offrais à cet Affreux que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
Mes pores le chopaient à chaque barrière.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai l'anticorps à le persécuter ;
Pour bannir l'Ennemi dont j'étais infectée,
Pris de la Chloroquine en cachets compactée.
Je pressai la recherche, et mes bravos du soir
Soutinrent des soignants le refus de déchoir.
Je respirais, à Bonn. Dans leur convalescence,
Mes jours moins agités prônaient la décroissance.
Confinée, solitaire, et cachant mes ennuis,
De mon vital jardin je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon Ripou lui-même à l'hosto amenée,
J'ai revu l'Ennemi que j'avais éloigné :
L'épidémie, déjà, avait bien regagné.
Ce n'est plus une grippe au printemps desséchée.
C'est une pandémie : la Déesse est fâchée !

Demain, dès l'aube, à l'heure où se lève Wuhan,
Je tousserai. Virus, je sais que tu m'atteins.
J'irai à l'hôpital, boirai de la tisane.
Je ne puis supporter ces fâcheux porteurs sains.

Je resterai chez moi, les jambes entravées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, confiné, le nez masqué, les mains lavées,
Nu ; la maison pour moi sera le seul circuit.

Je ne regarderai ni la télé qui plombe,
Ni les séries qui font fortune sur Netflix,
Et quand je sortirai, m'achèterai en trombe
Les volumes divers du Gaulois Astérix.

Je suis le Ténébreux, – le Veuf, – l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule *Étoile* est morte, – et mon luth constellé
Porte le *Soleil noir* de la *Mélancolie*.

Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La *fleur* qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la Syrène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.

Je suis l'Insidieux, – l'Virus, – l'Incontrôlé,
Le miasme de Wuhan, la belle épidémie :
Ma *cellule* s'exporte : en mon germe isolé
Brille le *Soleil noir* de cette *Pandémie*.

Dans la cour de l'hosto, Toi qui es intubé,
Écoute Édouard Philippe dérouler l'homélie,
Qui envoie tous ces gens qui te croient entubé
En leurs persos Confins attendre une Embellie.

Moi, Coronavirus ? ... Ou Véran ou Macron ?
Ton front est rouge encor du baiser de la Fièvre ;
J'ai rêvé dans la Cage où palpite ta plèvre...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé tes poumons,
Contaminant aussi, lionne ébouriffée,
Le désir de Vaccin et l'obscur Coryphée.

Sandrine Blondet